

VOYAGES D'ALI BEY EN AFRIQUE ET EN ASIE

PRÉFACE

De Roger Mimó Lladós

Le vieux car jordanien s'arrêta en plein désert et le chauffeur m'avertit que j'étais arrivé à ma destination : Al Zumayla.

- Mais... où est la ville ? –balbutiai-je, sans vouloir en croire mes yeux -.
- C'est ça.

Près de la route on ne voyait rien plus que deux énormes usines, qui avaient l'air d'être fermées, et deux ou trois autres à un kilomètre de distance. Évidemment, dans cet endroit je ne trouverai pas un taxi ni un autre moyen de transport, comme j'avais naïvement prévu quand je l'avais vu sur les cartes et même sur une photo aérienne ; mais, d'après la même photo, le fortin de Qelat Daba se trouvait à seulement cinq kilomètres à vol d'oiseau et moi j'étais prêt à y arriver même à pied, malgré le soleil qui tapait avec force cet après-midi de juillet 2010.

Sans me poser trop de questions, je descendis du car et je commençais à marcher par une petite route secondaire qui s'enfonçait dans le vide, avec mon léger bagage au dos, ainsi que deux bouteilles d'eau que j'avais eu la précaution d'acheter à Amman.

Cinq minutes après, j'entendis une voix qui m'appelait et je tournais la tête : c'était un jeune Palestinien, technicien d'entretien dans une des industries. La fameuse hospitalité arabe fonctionna comme d'habitude ; lui et ses copains me firent entrer dans l'habitacle où ils logeaient, me préparèrent le thé, me retinrent jusqu'à ce que le soleil commença à descendre, me montrèrent la bonne direction à prendre –qui n'était pas celle que j'aurais pris- et finirent par m'accompagner jusqu'à Qelat Daba avec sa propre voiture, sans même pas accepter que je leur payasse l'essence consommée.

Alors, en arrivant près de ce fortin abandonné au milieu de rien et en découvrant les tombeaux de son très petit cimetière, avec les cailloux classiques plantés verticaux au sol, je sentis que j'étais parvenu à la fin d'un long périple entrepris en automne 2002, ou peut-être en réalité beaucoup avant, un jour de 1996 où Juan Barceló m'avait offert un exemplaire des *Voyages* juste sorti de l'imprimerie. Est-ce que je pouvais aller encore plus loin à la recherche d'Ali Bey, alors que je l'avais accompagné jusqu'à sa sépulture ? Il ne me restait, donc, autre chose à faire que m'asseoir devant l'ordinateur et essayer de mettre en valeur les milliers de données recueillies dans une douzaine de pays et trois continents. Il y avait tant de questions à répondre et c'était tellement grand le nombre de clichés accumulés au long de deux siècles !



Cimetière de Qelat Daba.

Mythes et clichés

Le premier cliché, le plus répété et celui avec lequel je m'étais heurté juste commencer ma première lecture des *Voyages*, prétendait que le supposé prince abbasside était en réalité un espion catalan¹.

Si Domingo Badía Lebllich —alter ego d'Ali Bey— serait né en France ou en Grande Bretagne, sa soif d'explorer la Terre aurait compté probablement avec l'appui de quelque société géographique et l'Occident n'aurait pas dû attendre jusqu'à 1828 pour obtenir, de la main de René Caillié, des informations exactes à propos de Tombouctou et d'autres endroits mythiques de l'Afrique occidentale. Mais il naquit en Espagne et, dans l'Espagne du début du XIX^e siècle, l'intérêt par la géographie de contrées lointaines était vraiment limité, les pouvoirs publics employaient les ressources nationales en d'autres projets de résultats plus immédiats et bien satisfait dut se considérer M. Domingo lorsque le très puissant ministre Manuel Godoy, plus connu comme le Prince de la Paix, décida financer son voyage : trop satisfait pour refuser d'accompagner les recherches géographiques, géologiques, biologiques, ethnologiques, météorologiques et astronomiques qu'il désirait entreprendre avec une mission à caractère politique, condition indispensable pour que son plan eût de suite.

De cette mission politique, limitée au cadre du Maroc et qui n'occupa même pas une quatrième partie du temps que Badía resta loin de chez lui, on en parlera dans plusieurs notes tout au long du texte. Sans nier l'importance qu'elle put avoir pour l'avenir des deux pays dans le cas où elle aurait atteint ses objectifs, la moindre des choses que je peux dire est qu'elle n'aurait jamais dû faire ombre —comme elle la ferait dans tous les préfaces, critiques

¹ C'est ainsi que commence le préface de Juan Barceló à son édition des *Voyages d'Ali Bey* (pour tous les auteurs mentionnés, voir la bibliographie à la fin de l'ouvrage) : « Domingo Badía Lebllich était un espion ».

et commentaires depuis 1836 jusqu'à aujourd'hui— à l'immense œuvre scientifique accomplie par le voyageur, un résumé de laquelle est le livre que le lecteur a entre les mains. En plus, même étant vrai que notre personnage travailla comme espion pour un temps, celle-ci fut juste une des nombreuses et très variées professions qu'il exerça au long de sa vie, telles que fonctionnaire, chercheur, bibliothécaire, brigadier, traducteur, intendant et dramaturge. Pour ce qui fait à sa condition de catalan —revendiquée à partir de 1833 par les premiers intellectuels de la *Renaixença*² et d'une façon beaucoup plus pressante une fois ce mouvement se raffermit un demi-siècle plus tard—, l'idée est basée juste sur le fait relativement fortuit d'être né à Barcelone, de mère belge et de père aragonais, et d'avoir vécu les sept premières années de sa vie dans cette ville ou, à mieux dire, à côté d'elle, à l'intérieur de cette Citadelle que —d'après Ramón Mayrata— « symbolisait la capitulation et la défaite du peuple catalan » et du gouverneur de laquelle était son père le secrétaire³. À un âge aussi bas il devait entreprendre une existence itinérante par nombreux pays, sans jamais retourner à sa terre d'origine. Son identité catalane, dans le cas où il l'aurait eue, se trouvait tellement oubliée à l'âge de quarante-deux ans, lorsqu'il occupa le poste d'intendant de Ségovie, que son propre trésorier M. Jaume Amat n'arriva jamais à imaginer que ce supérieur là avec qui il collaborait journalièrement fut son compatriote⁴. De cette réalité ont dû se rendre compte depuis longtemps ses commentateurs, mais ils ont évité la question, peut-être parce que ces mots que moi j'écris avec toute naturalité deviendraient très polémiques dans la plume de quelqu'un qui ne fût pas, comme je suis, catalan de naissance, d'ancêtres, de culture et de langue. À mon avis, si nous autres catalans nous voulons revendiquer les personnages que l'historiographie officielle nous a escamotés, nous devons commencer par reconnaître nos propres erreurs et exagérations.

Le deuxième cliché, qui lui a donné une grande célébrité, affirme que Domingo Badía fut le premier chrétien qui pénétra à La Mecque. À part le fait qu'il se peut que déjà Pêro da Covilha ait séjourné dans la ville sainte en 1488, Ludovico Vertomano y était entré en 1503 et Joseph Pitts y avait pèlerine après une conversion forcée et insincère en 1680, il faut se demander en quelle mesure notre personnage se sentait chrétien à cette étape de sa vie. En bon fils de l'Illustration, il devait être plutôt déiste et, même admettant l'idée abstraite de la suprématie de Dieu, il devait se sentir si peu attiré par les rites du culte que par la doctrine catholique dans laquelle il avait été éduqué. À ces prémisses vient s'ajouter, d'après McGaha (page 12), un certain anticléricalisme, né du besoin de faire face à l'obscurantisme du clergé lorsqu'il était intendant à Cordoue.

Compte tenu de ces circonstances, la découverte de la religion mahométane, avec son absence d'autels, d'images, d'intermédiaires entre la Divinité et l'homme et de clergé hiérarchisé, ainsi qu'avec son dogme du Dieu unique, invisible et immatériel qu'on peut arriver à

² Le premier article de Joaquim Roca i Cornet à propos d'Ali Bey parût dans le *Diario de Barcelona* le 7 octobre 1833.

³ La Citadelle de Barcelone, la démolition de laquelle à partir de 1869 laisserait la place à l'actuel Parc de la Ciutadella, n'avait pas la fonction de protéger la ville mais de la tenir fortement soumise. Cette fortification avait été bâtie après la défaite de la Catalogne l'onze septembre 1714 pendant la guerre de Succession, dans laquelle ce pays avait donné son appui à l'archiduc Charles d'Habsbourg face à Philippe V de Bourbon. Une fois ce dernier vainquit, il abolit les codes juridiques et les privilèges catalans et les substitua par un humiliant Décret de Nouvelle Plante dont l'application se garantit moyennant la présence d'une grande armée casernée dans la Citadelle. Pour son édification ils avaient démoli une partie des murailles de la ville et plus d'un millier de maisons du quartier de La Ribera.

Pour ce qui fait à la date à laquelle la famille Badía quitta Barcelone, Patricia Almarcegui (page 19) indique que ce fut en 1774. Si cette donnée est exacte, l'enfant Domingo, né le premier avril 1767, avait à ce moment sept ans et non pas onze ans comme on lit dans d'autres biographies antérieures.

⁴ Félix Torres i Amat (page 74) témoigne que « malgré le fait de ne pouvoir pas ignorer qu'on était là mon oncle, le très illustre M. Amat, qui fut confesseur de Charles IV, et moi, qui à ce moment était canonique à San Ildefonso, tous compatriotes à lui, on ne sut jamais qu'il était catalan ».

identifier avec le « Dieu de la nature » qui est propre de l'idéologie illustrée, sans doute provoqua en lui une réaction favorable⁵. Partant, n'est pas insensée l'idée que suggère Alberto López Bargados d'une « conversion à l'islam douce mais croissante » : si pendant les premiers mois de son voyage il pratique le culte par simple convenance sociale, à mesure que celui-ci avance il laisse voir dans son texte un intérêt chaque fois plus fort pour les fondements de la foi, il prend position en faveur de certains mouvements contre d'autres — méprisant, comme les wahhabites, la vénération populaire des saints— et paraît croiser la barrière définitive au moment où sa vie est épargnée miraculeusement quand il était en train de mourir de soif dans le désert d'Oujda⁶.

En conséquence, suivant cette interprétation, l'homme qui arriva en 1807 à La Mecque avait beaucoup plus de musulman que de chrétien, même s'il continuait à être déiste au fond de son âme et à regretter que, dans l'islam aussi, « les cérémonies extérieures du culte l'eussent emporté sur le fond de la religion ».

Le troisième cliché fait de Domingo Badía un patriote espagnol hors du commun et un prédécesseur des africanistes qui mettraient en marche, un siècle plus tard, un désastreux système colonial qui devait porter à la métropole beaucoup plus de problèmes et de préjudices que de bénéfices. Cette image du personnage on la trouve dans la littérature des années 1940, chez son biographe Augusto Casas et chez d'autres écrivains attachés au franquisme qui semblent oublier complètement sa condition d'*afrancesado* et son indifférence pour servir une nation ou une autre, en tant qu'il fut convenablement rémunéré par son travail.

Si vraiment il arriva à penser pour un moment à l'annexion du Maroc par l'Espagne —ce qui n'est pas prouvé jusqu'à présent—, ses efforts étaient beaucoup plus acheminés à établir dans ce pays-là un système libérale avec des lois qui garantissaient les droits de ses citoyens et, au même temps, la liberté de commerce avec ses voisins, notamment avec ceux qui lui avaient commandé cette mission et qui finançaient son train de vie aisé. Il aurait été très ingrat et très inconscient s'il n'eût pas soutenu, dans la mesure de ses possibilités, les intérêts du pays et du gouvernement pour lesquels il travaillait. À part ce devoir, qu'il accomplit de son mieux, il ne nous laissa même pas un seul échantillon de ce fameux patriotisme —si ce ne sont pas les lettres à Godoy et au roi d'Espagne— et bien de nombreuses preuves de sa sensibilité pour le bien-être de l'humanité en général, ainsi que pour le progrès de la société dans les trois continents qu'il connut.

Le quatrième cliché est celui de la fausseté de son récit. Bien que c'est McGaha qui l'a exposé le plus simplement en qualifiant son œuvre de « roman expérimentale », déjà Juan Goytisolo l'avait laissé clair lorsqu'il nota que « les *Voyages d'Ali Bey* et les *Mémoires du Prince de la Paix* ont quand même un point en commun : celui de sa faible fiabilité » et l'idée s'est répandue surtout à travers le préface et les notes de Salvador Barberá Fraguas à l'édition de la partie marocaine de son livre. Étant ce dernier chercheur un prestigieux arabiste et ayant réalisé une profonde recherche bibliographique dans les sources européennes et marocaines, sa version atteignit toute la crédibilité possible et une réputation bien méritée.

Sans vouloir nier ses nombreuses affirmations réussites, desquelles j'ai profité jusqu'au point de reproduire quelques-unes de ses notes, je dois signaler au même temps que son ardeur hors mesure pour prouver la fausseté du texte et la manque de connaissances de l'auteur l'ont

⁵ « Ce n'est qu'au mont Arafat —écrit Ali Bey dans le chapitre XV du deuxième volume— qu'on peut se faire une idée du spectacle imposant que présente le pèlerinage des musulmans : une foule innombrable d'hommes de toutes les nations, de toutes les couleurs, venus des extrémités de la terre à travers mille dangers et des fatigues sans nombre pour adorer ensemble le même Dieu, **le Dieu de la nature** ».

⁶ « Quand je considère que cette grande caravane —reconnait l'auteur à ce point— s'était détournée de son chemin sur la fausse nouvelle qu'il y avait un corps de deux à trois mille hommes qui voulaient l'attaquer (ce n'était que les quatre cents Arabes qui m'attendaient) et que cette erreur fut la cause de mon salut, je ne me lasse pas, en vérité, d'admirer et de bénir la Providence ».

conduit à tomber dans un certain nombre d'erreurs⁷ et à faire quelques commentaires qui ont endommagé gravement la réputation d'Ali Bey, malgré les mérites qu'il lui reconnaît d'autre part. Au long du livre j'essayerai de prouver juste le contraire : que la précision scientifique des descriptions de Badía est presque obsessive, à l'exception de deux sujets spécifiques à propos desquels il ne pouvait point dire la vérité. Le premier était la mission politique commandée par Godoy, qui constituait à ce moment un secret d'État ; le deuxième, ses rapports sexuels avec quelques femmes marocaines, qu'il dut considérer offensant pour son épouse espagnole de reconnaître publiquement et par écrit. Peu de chose, enfin, si on le compare aux raccommodages que font —que nous faisons— les écrivains de voyages actuels sous la justification des « licences littéraires ».

Et un dernier cliché prétend qu'il a adopté son identité de prince abbasside juste au moment de publier son livre, une fois fini son voyage. Ceux qui proposent cette idée en trouvent la preuve dans un document de cession de deux maisons à Marrakech par le sultan, sur lequel le voyageur est nommé Ali Bey d'Alep, sans mention de son nom El Abbassi, peut-être parce qu'au Maroc les noms de famille n'existaient pas avant le XX^e siècle : les personnes du peuple étaient identifiées par son prénom suivi du prénom de son père et les personnes distinguées par son prénom suivi de son lieu d'origine. Mais l'éditeur de 1814 laisse la question bien claire dans son « avis » : il ne dît pas qu'Ali Bey « soit descendant des Abbassides » (ce qui serait faux) mais qu'il « est reconnu, en Asie et en Afrique, comme fils d'Othman Bey, prince des Abbassides ». Et ça c'est absolument vrai. Autrement, s'il n'avait pas été considéré un chérif de noble lignée, il n'aurait jamais atteint —malgré ses connaissances et l'argent que l'État espagnol lui facilitait, même si les unes et l'autre ont eu une grande importance— le prestige duquel il jouit au Maroc et dans d'autres pays ; il n'aurait jamais été autorisé à faire usage du parasol, et il n'aurait pu songer, comme semble-t-il qu'il arriva à songer, avec le trône du royaume alaouite. Se trompaient ceux qui le considéraient comme tel ? Tant pis pour eux ! Est-ce qu'on peut connaître, entre les milliers de souverains, de cheikhs, d'émirs, de pachas et de chefs de confréries qui ont atteint de hautes positions en différents pays musulmans au long de quatorze siècles grâce à son prestige en tant que descendants du Prophète, quels l'étaient vraiment ?

Et, si toutes ces raisons ne suffisaient pas, nous avons le témoignage définitif de Chateaubriand, qui le rencontra par hasard en Alexandrie et se vanta d'entendre de la bouche de cet Oriental là —qu'il prit par un Turc— les noms de personnages de ses propres romans. Dans son récit du voyage, le fameux écrivain nota : « Un Turc riche, voyageur et astronome appelé **Ali Bey el Abbassi**, ayant entendu mon nom, dit qu'il connaissait mes œuvres. Lui ayant rendu visite accompagné du consul, du moment où il me vit il exclama, en m'embrassant : 'Ah, mon chéri Atala, mon chéri René !' Il va sans dire qu'Ali Bey me sembla à ce moment-là un digne descendant du grand Saladin ; et je suis même un peu persuadé qu'il est le Turc le plus sage et le plus gentil du monde, quoiqu'il ne connaisse pas très bien les noms français : mais *non ego paucis offendar maculis* ». Dans la troisième édition de son livre, cependant, étant déjà connue en certains cercles la vraie identité du personnage, Chateaubriand ajouta une note : « Voilà ce qui est la gloire ! On m'a dit que ce supposé Ali Bey est un Espagnol et qu'il occupe actuellement un poste dans sa patrie. Excellente leçon pour ma vanité ! »

Domingo Badía Leblích

⁷ Patricia Almarcegui (page 196) donne une liste de dix-huit erreurs commises par Barberá dans son préface, dont quelques-unes sont contestables ; de mon côté, je n'ai trouvées quarante-neuf autres dans les notes en bas de page, desquelles j'en mentionnerai seulement quelques-unes qui concernent la compréhension du texte, puis que ce n'est pas celui-ci l'objet du présent travail.

Aussi, Domingo Badía n'était pas un espion professionnel, bien qu'il a rempli une mission d'espionnage en un moment spécifique de sa vie ; même s'il était né à Barcelone, il ne devait pas se sentir si catalan que le prétendirent les intellectuels de la Renaixença ; il avait moins de chrétien que de musulman lorsqu'il entra à La Mecque ; son patriotisme et son esprit de conquête ne dépassaient la moyenne nationale ; il n'était pas un menteur et un trompeur comme l'ont suggéré quelques-uns de ses critiques, quoiqu'il laissait échapper parfois quelque petite mensonge, et il n'attendit pas jusqu'à 1814 pour se créer une identité comme chérif descendant des Abbassides. Mais alors, qui était en réalité ce singulier personnage ?

Je ne vais pas offrir ici une nouvelle biographie, desquelles un grand nombre ont été publiées au long des deux derniers siècles (toutes en espagnol, il est vrai). Certaines de ces biographies donnent une vision absolument partielle ou subjective, suivant les intérêts du commentateur ; d'autres ont été tout simplement romancées, en remplissant avec la fantaisie les vides documentaires ; mais il y en a aussi de sérieuses et rigoureuses. Celle de Salvador Barberá est sans doute la mieux fondée et les petites erreurs d'interprétation qu'elle contient sont épurées dans celle de Patricia Almarcegui, à laquelle je ne pourrais presque rien ajouter. Je me bornerai, donc, à dessiner le personnage à grands traits et pour le reste le lecteur pourra consulter la **chronologie** à la fin de l'ouvrage.

Avant tout, Badía était un **illustré**, l'un des exemples les plus purs qu'on peut trouver d'adeptes de ce mouvement, malgré y être arrivé à sa fin. Il n'existe pas un autre mot qui le définit mieux. Les principes de l'Illustration avaient pénétré profondément dans sa mentalité et déterminaient aussi bien son comportement personnel —l'ardeur pour s'instruire, pour trouver à toute chose une explication rationnelle et pour la recherche dans les multiples branches du savoir— que sa position politique et sociale. Suivant la pensée illustrée, il était convaincu qu'une société culte qui pense par elle-même est la meilleure garantie contre les abus de l'Ancien Régime, établi sur l'ignorance du peuple, la superstition et la superstition religieuse.

Notre auteur sentait une foi hors mesure pour la rationalisation des tâches administratives — non seulement il élaborait de nombreux rapports qu'il présentait aux administrations au long de sa vie, mais sa gestion devant la province de Cordoue pendant le règne de Joseph Napoléon I nous prouve qu'il était prêt à prêcher d'exemple— et pour les bénéfices d'un système constitutionnel et parlementaire qui mettrait un frein aux abus des monarchies absolues. Là où il exprime au mieux ces idées est dans sa tragédie en cinq actes *Ali Bey au Maroc*, avec laquelle culmine son œuvre littéraire, mais il les montre assez clairement aussi au long du présent livre, malgré la contradiction que comporte son amitié personnelle avec les souverains dont il détestait le pouvoir absolu. Alors qu'en Europe il avait appris à réprouver le despotisme d'un Ancien Régime presque moribond déjà, son arrivée au Maroc le mène à découvrir les déplorables conséquences de la tyrannie à l'apogée, desquelles il n'arrêtera de se plaindre page après page tout au long des *Voyages*.

Deuxièmement, Domingo Badía était un **scientifique** et un **homme extrêmement cultivé**, ce qui est une conséquence cohérente de ses principes illustrés. On ne connaît pas grande chose à propos de sa formation, à part les classes de dessin auxquelles il aurait assisté à Barcelone pendant sa première enfance d'après le roman de Ramón Mayrata. C'est pour ça que la plupart de ses biographes l'ont considéré toujours autodidacte, mais Patricia Almarcegui (page 20) pense qu'il avait bien fait des études supérieures, puis qu'il affirma dans une lettre qu'il avait « la satisfaction de voir mon nom écrit dans l'Académie Royale de San Fernando et dans les Écoles Royales de Physique et Chimique ». Aussi le commentaire qu'il fait dans les *Voyages* comme quoi aux écoles des chrétiens on lui avait appris latin sans qu'il sût pourquoi (c'est-à-dire, sans y avoir de l'intérêt) semble confirmer cette opinion.

En tout cas, il était un homme avec un cerveau privilégié et qui dédiait beaucoup de temps à la lecture. Entre les livres et les cours il avait appris, à part les deux sciences mentionnées et le

dessein, des matières aussi variées comme la botanique, la géographie, la musique, la philosophie, la géologie, l'histoire, l'astronomie, la stratégie militaire, la navigation maritime, la poésie, le théâtre, l'architecture, la météorologie et les mathématiques, en plus de cinq langues : français, anglais, latin, italien et arabe classique.

Ce dernier on sait qu'il était en train de l'étudier une année avant son départ aux Études Royaux de San Isidro, où Simón de Rojas Clemente substituait le titulaire García Asensio, qui était malade. Les cours se prolongèrent probablement au long des onze mois que dura son séjour à Paris et à London, où Rojas Clemente l'accompagna, étant prévu qu'il le suivait aussi au long de tout son voyage africain, ce qui finalement n'eut pas lieu.

Pour ce qui fait au français, nous ne connaissons pas le nom de ses professeurs, mais Badía dut en avoir et très compétents, ou alors il avait vécu en France quelques années avant d'entreprendre son grand voyage, ce qui ne paraît pas dans ses biographies mais qui justifierait les allusions faites dans son livre à des régions tellement éloignées comme le comtat de Venaissin, la Beauce ou la Limagne d'Auvergne, ainsi qu'à l'air rustique des montagnardes suisses et à la disposition des maisons isolées dans ce même pays. En tout cas, avec les livres seuls il n'aurait jamais atteint une prononciation tellement parfaite comme on lui attribue. D'après Grey Jackson (1820, page 299), ayant suspecté le caïd d'Essaouira qu'il put être un espion de Napoléon, il le fit s'entretenir avec un commerçant français appelé Depras. Ali Bey parlait sa langue avec une telle perfection que cet homme d'affaires fut convaincu qu'il avait sa même nationalité, mais lorsqu'ils l'entendirent causer en un espagnol également bon avec le vice-consul Rodríguez Sánchez ils ne surent plus à quoi s'en tenir.

De toutes ces connaissances, confirmées apparemment par une de ses lettres⁸, il en ferait un bon usage pendant son périple et un étalage considérable dans son livre, puis que la modestie n'était pas une de ses plus grandes vertus.

Troisièmement, Domingo Badía était un fidèle **serviteur de l'État**, de n'importe quel État. Né au sein de l'État —dans cette Citadelle qui représentait à Barcelone le pouvoir central— de pères et grands-pères dédiés à servir dans l'armée et l'administration, il s'était élevé sous la protection de ces mêmes institutions, et depuis les dix-huit ans (depuis les quatorze d'après une autre version) il gagnait sa vie comme fonctionnaire en exerçant les tâches les plus variées dans différents points de la géographie espagnole. Parce qu'il était un homme de l'État c'est pourquoi il se dirigea sans hésitation au Prince de la Paix quand il eut besoin d'un sponsor pour ses projets d'exploration.

Pendant son séjour au Maroc, bien qu'il continuait à travailler pour l'État espagnol, il essaya de servir au même temps au sultan avec ses idées et ses connaissances et même quand il pensa à le détrôner c'était avec la belle intention d'instaurer un système politique plus juste, plus stable et plus effectif, à part d'être aussi plus enclin au commerce avec l'Espagne.

À son retour, il se mit au service de Napoléon Bonaparte et de son frère Joseph Napoléon I, qu'il représenta en tant qu'intendant (gouverneur), tout d'abord à Ségovie et plus tard à Cordoue ; une fois tombés les Bonaparte, il ne douta pas à offrir ses services à Ferdinand VII d'Espagne et, les ayant refusé celui-ci, il se tourna vers Louis XVIII de France, qui l'accueillit plus favorablement malgré ses idées illustrées et son passé bonapartiste. C'est en servant à ce souverain avec sa meilleure volonté qu'il trouva la mort en 1818 pendant son deuxième voyage en Orient.

Ensuite, Domingo Badía était un **individu singulièrement entreprenant**, avec un caractère et un entêtement exceptionnels, ainsi qu'un sang-froid difficile à égaler, mais aussi un peu

⁸ McGaha (page 22) mentionne une lettre dans laquelle l'auteur déclare : « J'ai étudié quatre années de grammaire et rhétorique, trois années de philosophie aristotélique (et trois autres pour l'oublier), deux années de mathématiques, deux de physique expérimentale, un de l'actuelle nouvelle chimie démonstrative, et entre-temps plusieurs humanités, comme l'histoire, la fable, langues, un petit peu de poésie, un petit beaucoup de musique... ».

rêveur et irresponsable, capable de s'engager dans des projets chimériques sans savoir exactement comment les mener à terme et comptant seulement sur son propre tempérament et sa capacité personnelle comme garanties de réussite. Autrement il n'aurait jamais osé accepter, entre d'autres missions risquées, celle de conquérir l'empire du Maroc avec la seule circonstance favorable d'avoir l'attachement ou l'affection de quelques chefs locaux.

Et, finalement, ce scientifique illustré, dont l'expression littéraire logique et naturelle était le néoclassicisme, portait dedans un **poète romantique**, prédécesseur de ceux qui formeraient ce mouvement au long du XIX^e siècle. Dans les *Voyages*, non seulement il adopte —comme bien suggère López Bargados (page 287)— « le ton chaque fois plus autobiographique du voyage romantique, jusqu'au point d'incarner, plus qu'aucun autre, les contradictions dans lesquelles tombe tout homme situé entre deux mondes, le conflit d'une identité dédoublée », mais aussi il surprend ses lecteurs avec des paragraphes absolument romantiques —la description de Taza, l'épisode d'une tempête entre Alexandrie et Chypre, les conjectures autour du jardin sacré de Vénus dans cette même île ou les réflexions personnelles qu'il se fait en arrivant à Palestine— intercalés dans un texte de caractère surtout scientifique, didactique et plein de commentaires du plus pur style néoclassique à propos des monuments qu'il trouve sur son chemin, notamment s'ils sont de la période gréco-romaine. Plus encore : l'image de l'auteur lui-même, sa vie mouvementée et sa mort mystérieuse en plein désert lorsqu'il se dirigeait par deuxième fois à La Mecque, avec soupçons d'enveniment, font de lui une sorte de héros de légende romantique.

Les Voyages d'Ali Bey

Mais ça suffit de parler de Domingo Badía ; c'est d'Ali Bey que je m'étais proposé de traiter dans ces lignes. Et il ne s'agit pas là d'un jeu de mots : je crois que jusqu'à présent on n'a pas apprécié comme elle mérite une phrase qu'on trouve dans l'*avis de l'éditeur* de 1814 et qui est développée dans un dépliant promotionnel publié un peu avant celle-ci, le premier juillet de la même année. Les deux sont signés par une simple B que tous les commentateurs sont d'accord d'attribuer à Badía parce qu'aussi bien son contenu que les notes en bas de page distribuées au long du livre mènent à cette conclusion.

Dans ce dépliant, disais-je, l'éditeur (Domingo Badía Lebllich) avertisse que « quand à la rédaction, **nous nous sommes strictement conformés aux récits de l'auteur** et ne nous sommes permis que des corrections légères. Nous n'avons pas voulu énerver le style et, comme dans la plupart des ouvrages de ce genre, ajouter des descriptions qui font des récits des voyageurs autant de romans : **c'est Ali Bey qui parle, c'est sa manière de voir, de sentir, d'examiner**. C'est au public à le juger ».

Qu'est-ce qu'il nous avertisse dans ce paragraphe ? Premièrement, il nous parle d'un dédoublement de personnalité, qui a été bien détecté et analysé par plusieurs commentateurs, notamment par López Bargados, alors que Ramón Mayrata n'a fait un *leitmotiv* pour son roman. D'après cette interprétation, le voyageur s'identifia d'une telle façon avec son masque de prince orientale et s'y sentit tellement à l'aise que, pendant son périple, il ne se voyait lui-même comme un acteur en train de jouer un rôle, mais il agissait, réfléchissait et écrivait comme un vrai chérif abbaside. López Bargados (page 291) mène cette considération jusqu'aux derniers jours de la vie du personnage : « À Damas, déjà dans son lit de mort, la masque nomma exécuteur testamentaire un certain cheikh Al-Jazzar pour qu'il repartît ses biens entre un esclave noir qui l'accompagnait et les pauvres de Médine et de La Mecque. Peu après, le masque mourut et fut enterré suivant le rite musulman. Mais, longtemps auparavant, un voyageur catalan appelé Domingo Badía avait déjà été éclipsé par la gloire terrestre d'Ali Bey el-Abbassi ».

À part ça, le dit paragraphe nous permet déduire que la plupart du texte fut rédigé pendant le voyage, soit sous forme de journal qu'il écrivait chaque nuit quand il se déplaçait d'un endroit

à l'autre, soit sous forme d'articles élaborés durant ses séjours à différentes villes. Cette impression est confirmée par le fait que, s'étant perdu le cahier où il racontait son excursion à Tétouan, Badía n'essaya pas de le récrire par cœur : ça aurait été falsifier l'œuvre de son double. Au contraire, le matériel ramassé au long de quatre ans ne fut presque pas retouché à son retour, n'effaçant même pas les contradictions entre les nouvelles choses qu'il découvrait chaque jour et ce qu'il avait noté à tort dans les étapes précédentes. Dans tout le livre j'ai pu trouver seulement deux comparaisons de rivières marocaines au Nil que durent forcément être ajoutées à son arrivée en Égypte ou plus tard, ainsi qu'une référence aux derviches turcs dans le chapitre X du premier volume, écrit apparemment à Fès. Mais celui-ci, de même que le chapitre IX, il peut les avoir ajoutés ou modifiés plus tard, puis qu'il montre une connaissance de l'islam plus profonde de ce qu'il avait lorsqu'il était au Maroc. Enfin, le chapitre XIX du premier volume, dédié à l'existence d'une mer intérieure en Afrique, il le rédigea sans doute quelques mois seulement avant l'édition des *Voyages*, à l'occasion d'une dissertation qu'il prononça dans l'Institut de France le 4 avril 1814, et il y fait mention d'études d'autres auteurs réalisés plus tard que son propre périple.

Pour le reste, il se borna à le traduire de l'espagnol au français, ou bien il le fit traduire par un professionnel. D'après Mercader (page 31), en 1808 Napoléon aurait commandé la traduction à un certain Beausset, mais rien ne prouve qu'elle fût faite, puis qu'elle ne fut pas publiée à ce moment. En plus, le marquis de Beausset était le préfet de palais de l'empereur et probablement celui-ci ne lui commanda pas de traduire le texte, mais de faire les gestions nécessaires pour que le livre vît la lumière en sa langue.

Quelques légères imperfections sémantiques du texte nous font penser qu'il pourrait bien être un Espagnol celui qui le rédigeait en français et, d'autre part, on y trouve de nombreuses expressions qui n'ont pas un équivalent dans la langue hispanique, ce qui nous mène à croire que le récit définitif ne fut pas traduit textuellement d'une autre langue, mais conçu en français à partir d'un brouillon abrégé⁹. Le fait d'être absolument correct du point de vue orthographique et syntactique, ainsi que quelques tournures du langage très françaises qu'on y trouve peuvent être dues au travail du philologue Jean-Baptiste Bonaventure de Roquefort, à qui l'éditeur remercie dans sa note la révision du texte. Le fait qu'il mentionne ce personnage et non un traducteur fait penser aussi que la traduction est due à Badía lui-même.

En tout cas, le résultat de ressembler dans un même livre tous ces articles et journaux écrits en différents endroits, époques et états d'esprit est une œuvre un peu éclectique, dans laquelle se mêlent les épisodes trépidants propres d'un roman d'aventures avec des longs paragraphes pleins de données empiriques, des chapitres entiers dédiés à des thèmes spécifiques et des précieuses descriptions de paysages, de monuments anciens ou de lieux de culte. Si Goytisolo (2001, page XIV) a trouvé dans l'ensemble les caractéristiques de la *rihla* ou chronique de voyages de la tradition arabe, ne manquent pas non plus les influences de genres aussi variés que l'épopée classique, le récit d'explorations de terres lointaines du dix-huitième siècle et le traité scientifique propre de l'Illustration.

Au long de l'ouvrage, l'auteur mentionne souvent une « partie scientifique » dont la publication était prévue et qui n'arrivera pas à voir la lumière par plusieurs raisons : tout d'abord, parce que le voyageur avait déposé dans plusieurs consulats espagnols la plus grande partie de ses documents et il ne parviendrait jamais à les récupérer ; deuxièmement parce que —d'après ses plaintes exprimées dans plusieurs lettres— le besoin économique d'exercer successives fonctions ne lui laissait pas le temps pour s'occuper de ce nouveau livre, et troisièmement parce qu'il n'aurait pas été facile d'obtenir les fonds nécessaires à l'impression

⁹ Voilà quelques exemples, extraits du parcours dans l'île de Chypre : « La circonférence du plan est escarpée » (référé à Nicosie) ; « Le sol est un plan incliné de roche unie et pelée où les chevaux ne peuvent presque pas tenir » (entre Limassol et Paphos) ; « plusieurs pans d'une muraille extraordinaire, composée de deux rangs d'énormes pierres, formant la base, et couchées à plat les unes sur les autres » (à Kouklia).

d'un volume qui s'avancait assez gros et dirigé à un public très limité. Badía devait être conscient de ces difficultés et ainsi il inclut dans ses *Voyages* les résultats de ses observations astronomiques, météorologiques et géologiques, qui peuvent paraître ennuyeux au lecteur actuel mais qui avaient à l'époque la valeur d'être la seule information disponible à l'égard de ces terres inconnues.

La publication de l'ouvrage ne se fit qu'avec une suite de difficultés, dues à la turbulence politique avec laquelle se retrouva le voyageur à son retour d'Orient le 8 mai 1808. Son protecteur, Godoy, avait été bouleversé par le mutin d'Aranjuez le 17 mars ; l'armée française avait entrepris l'invasion de l'Espagne ; Charles IV avait cédé le trône, tout d'abord à son fils Ferdinand, puis à Joseph Bonaparte, et le 2 mai avait commencé la guerre pour l'indépendance. Par conseil du roi déposé et du Prince de la Paix, Badía se mit à la disposition de Napoléon et obtint son accord pour l'édition de son livre, mais ensuite il passa à exercer plusieurs postes dans l'Espagne bonapartiste, prenant avec lui d'un endroit à l'autre le brouillon, et l'affaire ne se concrétisa jusqu'au 25 septembre 1813, lorsque —après la chute de Joseph Napoléon I et la fuite de Badía à Paris avec les autres collaborateurs de ce monarque— le gouvernement français s'engagea à acheter deux cent cinquante exemplaires de l'ouvrage. Cependant, les problèmes n'en finirent là, puisque les placards n'étaient pas encore à l'imprimerie que Napoléon lui-même tomba le 8 avril 1814 et la monarchie traditionnelle fut restaurée avec Louis XVIII. Heureusement, le nouveau cabinet décida respecter les conditions accordées pour la diffusion des *Voyages* et son auteur, en tant qu'éditeur, se borna à changer la dédicace à Bonaparte par une autre « au Roi » qui prouve sa capacité de s'adapter à n'importe quelle situation ou à n'importe quel régime politique pour atteindre ses objectifs. Voilà le texte complet :

« Sire,

« L'Europe semblait naguère marcher à grands pas vers la catastrophe qui menaçait de la replonger dans la barbarie : les arts, les sciences et la civilisation qui en est le fruit étaient peut-être sur le point de disparaître de nos contrées lorsque la Providence, touchée enfin des maux de l'humanité, a ramené Votre Majesté au trône de S. Louis et de Henri IV, comme pour apprendre aux nations que le plus beau présent que le ciel puisse faire à la terre est celui d'un Roi éclairé et vertueux. Daignez, SIRE, me permettre de placer ce témoignage de mes sentiments et le tribut particulier de ma reconnaissance à la tête d'un ouvrage dont la publication est due à votre munificence royale et à votre amour pour les lettres.

« Je suis, avec le plus profond respect et le plus inviolable dévouement, SIRE, DE VOTRE MAJESTE, le très humble, très obéissant et très fidèle sujet.

« L'Éditeur B... »

L'édition présente

Le texte de la présente édition je l'ai pris directement d'un exemplaire de 1814 et je me suis limité à l'adapter aux normes actuelles d'orthographe et de grammaire. J'ai consulté aussi les versions anglaise et italienne de 1816, supposées avoir été révisées par Badía, ainsi que les successives versions en espagnol, mais elles se sont avérées toutes des simples traductions du français contenant de nombreuses et graves erreurs d'interprétation ; c'est pourquoi je ne m'en suis presque pas servi, sauf des notes de bas de page écrites par Salvador Barberá, desquelles j'ai déjà parlé.

Beaucoup plus utile a été la recherche sur place de chacun des endroits, paysages, montagnes, rivières, localités, mosquées, églises, palais et autres monuments mentionnés par Ali Bey, sans oublier l'observation des habitudes et des usages qui se conservent encore. Cette recherche sur place, qu'aucun commentateur de cet ouvrage n'avait essayé de réaliser auparavant —à l'exception d'Isidro de las Cagigas, dont le champ d'action se borna à la

région d'Oujda en 1919— m'a fait comprendre un grand nombre de paragraphes qui étaient demeurés obscurs en une première lecture de l'original et mettre d'autres en valeur, parce que la connaissance directe des objets décrits facilite de beaucoup l'interprétation des descriptions. Mon premier parcours suivant les traces de ce personnage fantastique je le fit entre décembre 2002 et avril 2003, en coïncidence avec le bicentenaire de son arrivée en Afrique ; mais, ayant persisté un grand nombre de lacunes après ce premier périple et ayant apparu de nouveaux doutes au moment de rédiger le texte, je me vis forcé à répéter plusieurs étapes en voyages ultérieurs, jusqu'à atteindre mes derniers objectifs en juillet 2010.

Très utiles aussi se sont avérées les consultations à spécialistes, d'architectes et géologues jusqu'à connaisseurs de la culture berbère ou de la doctrine musulmane, indispensables pour me situer à la hauteur des profondes connaissances d'Ali Bey dans une variété de champs tellement grand que peu de personnes peuvent couvrir. Aussi je dois remercier Joan Fernández, Pablo Rodríguez Navarro, Ignacio Arce, Faissal Cherradi, Mohamed Bouafoud et tous les autres informateurs connus ou anonymes qui m'ont donné un coup de main au long des voyages successifs.

Pour ce qui fait aux événements historiques et aux coutumes aujourd'hui disparues, je les ai confronté aux études académiques et aux récits d'autres voyageurs de l'époque, comme Barberá l'avait déjà fait pour la partie du Maroc, et j'ai joui, par rapport à lui, de l'avantage de pouvoir consulter quelques livres précieux d'apparition récente, comme celui de Host, qui, dès sa composition en 1767 jusqu'en 2002, avait existé seulement en version originale danoise. Un autre avantage pour moi sur les commentateurs antérieurs a été la possibilité de chercher des renseignements sur Internet.

Une autre nouveauté de cette édition est que j'ai mis en système métrique décimale et suivant les usages actuels tous les poids, mesures, températures, humidités et longitudes par rapport au méridien de Greenwich, notés en différentes unités anciennes dans l'original. Avec ce travail, non seulement le texte est devenu beaucoup plus léger et compréhensible pour le lecteur d'aujourd'hui, mais en plus je crois avoir accompli la volonté de Badía, qui assurait dans son « avis de l'éditeur » avoir réalisé la même tâche pour le public français. L'inclusion de cet « avis », passé sous silence dans les successives éditions malgré constituer la clé qui permet comprendre la genèse du livre, est une autre des nouveautés à signaler. J'ai également corrigé les fautes d'impression indiquées dans l'errata, ce qui avait été fait dans la version anglaise de 1816 mais pas dans les autres traductions en différentes langues.

Beaucoup plus difficiles ont été les décisions en matière de transcription de noms et de mots arabes, berbères et turcs. Suivant les critères de l'auteur, exprimés dans le même « avis », j'ai adopté finalement deux solutions différentes : l'une pour les noms de personnages et les mots en général et l'autre pour les toponymes. Ces derniers je les donne dans sa forme actuelle, comme ils figurent sur les encyclopédies françaises ceux qui y figurent et le reste comme ils sont écrits sur les cartes et les panneaux routiers de chaque pays, tout en choisissant le plus proche à la prononciation française quand il y a des différences entre unes cartes et autres, ou entre celles-ci et les panneaux (par exemple, Said au lieu de Saeed). Comme ça le lecteur peut les identifier avec facilité et se former une idée claire sur l'itinéraire du voyageur. En plus, j'ai ajouté à la fin de l'ouvrage un index toponymique où l'on trouve le mot tel qu'il apparaît dans l'original de 1814, ainsi que la transcription en arabe quand il s'agit de toponymes arabes et sa localisation par coordonnées géographiques, données que sans doute le scientifique et méticuleux Ali Bey aurait inclus dans son livre s'il les aurait possédées.

Pour ce qui fait aux barbarismes et aux noms de personnages, j'ai opté pour les offrir en version française, comme on les trouve dans les encyclopédies, et, s'ils n'y sont pas, de façon qu'ils arrivent au lecteur francophone sous la forme la plus proche possible à comment les prononcent un Arabe, un Berbère et un Turc respectivement. Ce système présente quelques inconvénients, puisqu'il y a quelques sons arabes, berbères et turcs qui n'ont pas une

correspondance exacte en français, ce qui a mené les arabistes à leur accorder des signes spécifiques. Mais, comme je présume qu'une grande partie de mes lecteurs ne seront pas habitués à ces signes de translittération, j'ai préféré utiliser le KH pour substituer la J espagnole et employer dans sa fonction anglaise le H aspirée, assez connue internationalement. Un glossaire placé à la fin de l'ouvrage veut également compenser les inévitables déficiences de ce système.

Parmi les mots qui sont en italique dans l'édition de 1814, j'ai trouvé trois utilisations différentes : ceux qui ont un sens emphatique je les ai mis en caractères gras ; ceux qui ont un sens textuel, comme des phrases prononcées par un personnage, je les ai mis entre guillemets, et ceux qui sont des barbarismes je les ai laissées en cursive. J'espère que toutes ces mesures contribueront à faire agréable la lecture de cet ouvrage fantastique et à compenser « les fâcheuses disquisitions scientifiques et les panégyriques de l'auteur qui —d'après Goytisoló— alourdissent le livre ».

Les précieux plans et cartes dessinés par Ali Bey étaient presque indéchiffrables dans toutes les éditions modernes à cause de sa réduction de taille par rapport à l'atlas de 1814. Pour éviter ce problème, nous avons reproduit la plupart des planches à la taille d'origine et dans les autres cas j'ai agrandi les lettres de façon qu'elles puissent être lis avec facilité. Les explications qui figurent au pied de chaque dessin sont de l'auteur, mais je les ai abrégées lorsqu'elles répétaient les mêmes idées déjà exprimées dans le texte, compte tenu qu'à présent elles s'y intègrent au lieu de former un volume spécifique. Curieusement, quatre des dessins qui paraissent dans l'édition de 1814 ne sont pas faits par l'auteur, mais par un certain Michallon, et gardent très peu de relation avec la réalité que veulent représenter ; non sans hésitation, j'ai décidé les inclure dans notre édition pour que le matériel d'origine soit complet, mais je l'avertirai dans chaque cas.

À part ça, j'ai tracé de nouvelles cartes partielles sur lesquelles j'indique avec toute précision le parcours du voyageur, me basant sur les distances qu'il nous donne lui-même en heures de marche, bien que ses indications de direction par points cardinaux ne sont pas toujours réelles, probablement à cause de la déclinaison magnétique, qu'il établit en plus de vingt degrés. Avec ce travail, qui part de la reconnaissance directe du terrain, j'ai pu **déterminer par première fois le vrai itinéraire d'Ali Bey**.

Néanmoins, des cinq cent soixante-cinq toponymes qui figurent dans le texte (y compris les noms des principaux monuments), presque une demi centaine je n'ai pas pu les retrouver ni sur les cartes actuelles ni dans d'autres livres de l'époque ni en demandant les gens sur place. Je sais positivement qu'une bonne partie de ces lieux n'existent plus, ou alors ils s'appellent différemment, ce que j'ai indiqué à chaque cas, mais ils offrent quand même un champ ouvert à ceux qui désirent continuer à approfondir la recherche. J'ai souligné ces endroits méconnaissables aussi bien dans les notes en bas de page que sur les cartes.

Pour faciliter le suivi chronologique des événements et éviter cette « couche de confusion que —d'après Barceló— sert à dissimuler la faiblesse de la construction de l'argument » j'ai ajouté aussi à la fin de l'ouvrage une chronologie détaillée de tout le voyage et même de la vie de son auteur. Enfin, un index de personnages, avec une petite explication biographique ou une simple identification de chacun, permet à qui le veut d'élargir ses connaissances, sans trop allonger les notes en bas de page, qui occupent déjà assez d'espace.

En résumé, la présente édition veut répondre aussi bien aux attentes des lecteurs qui cherchent juste la distraction dans un livre de voyages et de ceux qui se proposent aller plus loin. Je leur désire à tous qu'ils jouissent de l'œuvre et qu'ils l'apprécient comme moi je l'ai apprécié au fur et à mesure que je la commentais, en découvrant les nuances qui m'étaient échappées dans les lectures antérieures.